

mots des ordres qu'il donnait à Fanny, ou enfin lui présenter son visage inquiet à chaque détour de rue dans la ville du Port-Louis. Il est vrai de dire que le nègre, à ces premiers momens de son atroce jalousie, ne faisait encore porter sa défiance que sur sa camarade et non sur son jeune maître, dont il ne redoutait que la faiblesse.

Un jour, il devint trop importun, ou bien Albert se trouva, par malheur, moins disposé à se laisser importuner : aussi L'Artimon eut à peine balbutié les prétendus motifs qui l'amenaient dans l'appartement du jeune créole, que celui-ci l'attéra par une rude apostrophe qui lui prouva enfin que le but de ses visites et de ses poursuites silencieuses était deviné, mais non pas pris en pitié. Le nègre restait néanmoins à la porte de son maître, sans oser avancer ni vouloir reculer, confus, plein du sentiment de son impuissance, partagé entre la douleur, la colère et le respect qui est dû toujours aux fantaisies d'un maître. Albert le poussa dehors avec vivacité. L'Artimon alla se poster, toujours muet et comme inanimé, un peu plus loin, sous les fenêtres du pavillon. On eût dit qu'il se résignait ; mais il aperçut Fanny à travers ces treillis de rotin qui tiennent parfois lieu de vitrage aux fenêtres des habitations coloniales : il ne se contenta plus.

— Fanny, cria-t-il en cessant de la tutoyer, ce qui est un grand signe de colère chez les noirs, vous, donc, voulez vous moquer du monde ?

La négresse ouvrit la croisée où elle s'était montrée, et comme jusque-là elle pouvait se prévaloir de n'être pas encore aimée comme elle le voulait de son jeune maître, elle se crut autorisée à rire avec dédain de son camarade :

— Qui donc ça, L'Artimon, que vous voulez dire qui est moqué par Fanny ? Il n'y a pas autre noir que vous dans la cour, à cette heure, et Mozambique n'est pas du monde ?

Elle fit, en disant cela, un grand éclat de rire. L'Artimon retourna à son atelier sans prononcer une parole ; il était Mozambique, la chose était claire, et Fanny, forte de sa pure origine indienne, avec tous les avantages de cette origine, un nez aquilin, un front élevé, des lèvres minces, des cheveux longs et souples, l'ensemble de physionomie le plus régulier, ressemblait à une statue grecque de marbre noir, animée de tous les feux des tropiques : elle eût rappelé à un artiste, peu amoureux de la couleur, ces beautés parfaites de la sculpture antique qui ravissaient de joie Michel-Ange, lorsque la forme était devenue tout pour lui, le sublime poète, dans les ténèbres répandues autour de son aveugle vieillesse. Entre deux esclaves

ves de races si diverses, la vie en commun ne pouvait manquer tôt ou tard d'ajouter pour l'un ou pour l'autre un poids nouveau à leur esclavage. La femme indienne sentit la première le joug de cette servitude volontaire de l'âme, superposée à la servitude forcée du corps : elle venait de le secouer par un seul mot, mais avec quel dédain !

Le lendemain, Albert se souvint de sa dureté envers L'Artimon et de l'injurieuse parole qu'y avait ajoutée sa camarade. Il pensa tout réparer facilement par une légère libéralité pécuniaire, et voyant passer le Mozambique dans la cour :

— Je suis fâché, mon garçon, lui dit-il, de ce qui est arrivé hier. Mais où diable ! aussi, vas-tu croire toujours ce qui n'est pas croyable ? Oublions cela, et tiens, voici deux piastres pour boire à ma santé et te remettre toi-même en belle humeur.

Et il lui présentait, en effet, deux piastres. L'Artimon demeura assez long-temps comme frappé de stupeur. Lui, qui pouvait gagner si vite, dans ses momens de loisir, tout l'argent réclamé par ses passions, ou en demander à son maître, qu'il faisait vivre, avec l'assurance de ne pas essayer de refus, on venait lui offrir deux piastres, apparemment pour céder sa femme ! D'où

venaient ces deux piastres, sinon de son travail pénible de chaque jour ? Et on les lui restituait, en compensation d'une injure !

Il songeait vaguement à toutes ces choses, quand un mouvement d'impatience de son jeune maître le fit rentrer dans ses habitudes et ses craintes d'esclave. Il tendit la main et dit avec résignation :

— Merci, mon maître.

Puis il alla s'asseoir près de ses chaloupes en chantier ; mais il ne put reprendre son ouvrage, il lui semblait que quelque chose lui pesait sur les épaules et lui enchainait les bras. Heureusement un vieux noir vint à passer devant son atelier, un de ces noirs mendiants connus pour leur ivrognerie et qui gagnent quelques sous marqués, valeur exigible de leur modeste journée, par des grimaces, des gambades grotesques et des chansons d'une grossière licence. L'Artimon lui fit signe de s'approcher et lui dit :

— C'est aujourd'hui, grand-père, que vous allez boire du bon rhum, et non pas le mauvais arack de la cantine à Toinon, qui gratte si fort votre vieux gosier.

— Aujourd'hui ! répondit le nègre ébahi ; et il fut suffoqué par la joie et l'étonnement.

— Aujourd'hui cela même, grand-père, et demain et après-demain. Tiens, c'est pour vous

les deux piastres ; et vous, dà, n'allez pas boire à la santé des blancs d'Europe, les plus mauvais blancs.

Le nègre vagabond souscrivit volontiers à la condition et disparut sans s'amuser à d'inutiles cérémonies.

Quatre jours après il revint au chantier, d'où l'on avait lancé pour lui dans l'océan de la circulation monétaire, avec une si louable complaisance, deux belles pièces cordonnées d'Espagne, du port d'environ huit bouteilles de rhum indigène.

— Eh bien ! mon fils L'Artimon, dit-il en faisant claquer ses mâchoires avec un bruit singulier ; c'est bu, les deux piastres ! Donne-m'en des piastres encore ; c'est égal si elles ont été rognées par Lascars ou Chinois : Toinon n'est pas si bégueule, va, pour les pièces rognées, et ni moi donc !

A cette demande naïve de mendiant, si étrange d'esclave à esclave, M. Gombaut, qui se trouvait par hasard caché tout auprès, derrière un amas de planches, prêta l'oreille au reste du colloque.

— Allez mendier dans une autre case, répondit L'Artimon, à qui cette visite rappelait tous ses griefs et rendait toute sa mauvaise humeur.

Le vieil ivrogne s'adressa, par manière d'acquit et pour rire, à un jeune noir de l'atelier.

— Oh ! dit celui-ci, moi, je n'ai pas une camarade bonne pour M. Albert.

Il n'eut pas plus tôt lâché cette parole, que L'Artimon, d'un effroyable coup de poing, l'abattit à ses pieds. Une querelle violente et des explications fort claires s'ensuivirent. M. Gombaut se trouva, de cette manière, instruit de l'origine et du sort des deux piastres. Pour cette fois, il fit la leçon plus sérieusement qu'il jamais à son fils, et finit par lui dire :

— Il faut que la défiance de L'Artimon, ou même son aversion pour toi, commence à être prononcée ; car, je le remarque, depuis quelque temps, il ne porte plus sa grande tabatière en coco des Seychelles.

Ceux qui m'ont conté cette chronique prétendent que désormais il était trop tard pour conseiller à Albert de ménager la passion de L'Artimon : Albert était devenu aussi coupable qu'il pouvait l'être.

Aussi il fallut voir avec quel aplomb et quel ton d'innocence Albert repoussa les soupçons de M. Gombaut. Il alla même, pour lui mieux donner le change, jusqu'à calomnier vaguement, par l'insinuation la plus détournée, deux ou trois femmes blanches de la société de son père, auxquelles il n'avait jamais songé, mais qu'il s'efforça de représenter comme les seules

dignes, par aventure, d'attirer ses hommages.

Le bonhomme de père, complètement rassuré sur le compte de son fils, et orgueilleux même de l'ordre élevé de ses conquêtes, satisfait surtout de sa haute discrétion, fut conduit à donner tous les torts à L'Artimon; il s'en expliqua vertement avec lui, comme de maître à esclave. L'Artimon, enfin, perdit patience et s'en alla marron: c'était la première fois de sa vie. Pendant toute une semaine, il eut son domicile dans les cantines du Port-Louis, avec le vieux noir maraudeur dont nous avons parlé et qui lui servait de guide et d'introduitcur.

Quand sa bourse eut été mise à sec, il revint au chantier, ivre comme un Cafre qui arriverait d'une fête de baptême, la plus grande fête pour les esclaves des colonies. A peine rentré dans sa case, il roua de coups Fanny, sa chère épouse infidèle; il eut ensuite à subir les sermons et les menaces de son vieux maître, qui parla de l'envoyer à la geôle publique pour y recevoir la correction officielle qu'on inflige au marro-nage. Sur un tel propos, L'Artimon, qui n'avait jamais été corrigé de cette sorte et qui s'était rarement enivré, il faut le dire, s'enfuit marron de plus belle, après avoir empli ses poches des piastres qu'il avait encore en réserve. On a lieu de croire que ce devint chez lui un système et

un parti pris de boire de l'arack, pour se distraire et se consoler de son atroce jalousie, de ses pensées funestes.

M. Gombaut résolut d'appliquer à cette maladie nouvelle de son premier esclave un remède tout particulier. Il y avait long-temps qu'Albert demandait à faire le tour de l'île, à pied et à petites journées. Son père lui donna pour guide L'Artimon, dans une des courtes apparitions que celui-ci voulait bien faire à la maison de la Grande-Rivière. Le Mozambique se garda bien de refuser cette marque de confiance; il espérait, dans un voyage en tête-à-tête avec son jeune maître, réussir enfin à le toucher par le souvenir de son vieil attachement et par les soins nouveaux que lui inspirerait un reste d'affection respectueuse: c'était là aussi l'espoir du vieux colon.

Le voyage eut lieu avec assez de bonheur et d'abandon de part et d'autre: du moins l'esclave semblait se livrer à son maître, pour saisir l'occasion de lui avouer son horrible souffrance morale.

Ils rencontrèrent sur leur chemin plusieurs petites rivières déjà gonflées et élargies par les premières pluies de la mauvaise saison: il leur fallut traverser à pied ces rivières, parce que l'itinéraire tracé d'avance par Albert les tenait,

lui et son compagnon , trop près du rivage de la mer pour qu'ils pussent rencontrer ni pont ni digue dans cette partie inférieure du cours des eaux insulaires. L'Artimon , muni d'une forte branche d'arbre pour sonder le lit de caillou des torrens déjà rapides , les franchissait d'un pas ferme et hardi , portant sur ses épaules son jeune maître , dont , grâce à lui , pas une goutte d'eau ne venait mouiller les habits : cela rappelait au bon nègre sa première jeunesse et l'enfance d'Albert , alors qu'ils s'essayaient tous deux à franchir de plus faibles courans d'eau sur des galets moussus et glissans.

Albert s'accoutumait volontiers à cette manière de cheminer. Quand ils arrivèrent à la rivière du Rempart , l'une des plus profondes , des plus encaissées et des plus retentissantes , il se prépara à prendre sa place sur les épaules du bipède qui lui servait de monture pour ces passages difficiles ; mais L'Artimon , comme un mulet rétif et ombrageux , refusa de se soumettre et recula plusieurs pas , avec une frayeur visible.

— Allons , dit Albert , est-ce que tu te lasses de me tenir lieu de chaloupe ou de pont-volant ?

— Non pas , mon maître , non pas du tout las ; mais c'est là bien méchante rivière pour les nègres.

— Et pour les blancs ? reprit le jeune créole , riant de cette crainte superstitieuse de son guide.

— Les blancs ! l'eau n'est pas méchante ici pour eux. Elle n'est pas méchante pour moi non plus , quand vous allez être passé le premier.

— Et d'où as-tu deviné cette différence ?

— Il y a beaucoup de nègres qui ont fini de dormir dans cette eau-là même , pour avoir seulement gardé un peu rancune dans leur pauvre cœur à des maîtres ; mais si le maître et l'esclave ne sont pas ensemble dans l'eau , l'esclave ne trouve pas l'eau méchante.

— Est-ce que tu as contre moi quelque rancune ?

L'Artimon hésita un moment ; puis il s'écria , avec une violence sur lui-même qui produisit une sorte d'explosion :

— Eh ! vous avez gagné , pour dormir avec vous , ma camarade Fanny.

Albert , un peu étonné de cette sortie imprévue , se renferma , comme on dit au Palais , dans un système de dénégation absolue : ce qui est toujours , en pareil cas , le parti le plus sûr et le plus sage. L'Artimon le crut ou ne le crut pas sur sa dénégation ; mais il obtint au moins de lui , avec larmes et prières , que désormais il montrerait la plus parfaite indifférence pour la belle négresse indienne. L'esclave , malheu-

reux et sans droits comme il était, et réduit à se contenter de ce qu'on voudrait bien lui abandonner, promettait d'effacer tout le passé de sa mémoire, si on lui répondait de l'avenir. Albert, touché d'une douleur si vraie et si résignée, répondit de tout ce qu'on lui demandait; il tendit la main au compagnon de son enfance, qui franchit aussitôt la rivière avec lui, sans la moindre arrière-pensée, car il ne manifesta plus aucune frayeur.

Le voyage s'acheva de la façon la plus amicale, et il fut même arrêté entre le maître et l'esclave qu'à peine revenus au Port - Louis, ils commenceraient un nouveau voyage autour de l'île, mais par mer et sur une de ces grandes chaloupes que L'Artimon savait si bien construire, et qu'il dirigeait avec non moins d'habileté.

A leur retour, ils trouvèrent M. Gombaut fort inquiet : il avait profité de l'absence de L'Artimon pour faire une recherche dans sa malle, son armoire et ses cachettes les plus mystérieuses; il trouva le portrait d'Albert séparé de la tabatière de coco - Seychelles, et enfoui dans un paquet de vieux linge. Ce fut pour M. Gombaut un vif sujet d'alarmes, comme si l'on eût brisé un talisman auquel la vie de son fils fût attachée. La bonne intelligence des voyageurs

le rassura; mais il crut devoir néanmoins communiquer à Albert sa découverte.

Albert fut frappé d'abord de cette circonstance; puis la beauté, la passion toujours désordonnée de Fanny, lui firent tout oublier, et ce signe de la sombre jalousie du Mozambique, et ses propres engagements, et la scène touchante de la rivière du Rempart.

Cette fois, L'Artimon sut posséder son âme dans une apparente tranquillité; il avait cessé de se plaindre, il ne s'enivrait plus, il semblait occupé uniquement des préparatifs de l'expédition maritime que son jeune maître désirait faire autour de l'île. Il y mit une lenteur qu'il ne manquait pas de motiver par des raisons plus ou moins satisfaisantes : c'était prudence, disait-il, à l'approche de la mauvaise saison, de prendre le bateau ponté, et il avait besoin de grandes réparations; ce serait doubler le plaisir de la navigation, si l'on pouvait avoir plusieurs bons rechanges de voiles pour varier la voilure du petit bâtiment; enfin il était convenable d'embarquer assez d'eau et d'approvisionnement de tout genre pour n'avoir pas à descendre une seule fois à terre. Il ne disait pas et on ne devina pas alors la vraie cause qui le retardait. Au reste, on lui permit de prendre tout le temps et toutes les dispositions qu'il jugea utiles; on te-

nait à faire quelque chose pour lui complaire.

La veille du jour qu'il avait fixé pour le départ, Fanny ne se trouva pas, le soir, à la maison de M. Gombaut. Tout le monde s'en inquiéta. L'Artimon eut l'air de partager d'abord cette inquiétude; puis il finit par dire, en homme qui a pris son parti dès long-temps :

— Fanny sera partie déjà pour courir dans le camp malabare. Fanny s'est trompée de jour : c'est demain matin seulement que L'Artimon doit naviguer et laisser libre cette mauvaise camarade, tout comme si elle avait les pieds dans les souliers d'une belle madame blanche.

On en fut quitte pour mettre à la voile, avant la fin de la nuit, sans dire adieu à la négresse indienne. Quatre noirs de M. Gombaut composaient l'équipage du bateau ponté le *Gourami*, sous les ordres de L'Artimon, qui avait obtenu, en outre, d'emmener avec lui, pour ce voyage de plaisance, son fils Fanchin, dit *Petit-Foc*, dont nous avons déjà parlé, enfant de douze ans qu'il avait eu d'un premier lit, si toutefois on peut dire que les nègres aient un lit, deux lits, trois lits, comme nous autres, avec la solennité de nos mariages légaux.

On louvoya toute la journée pour remonter au vent de l'île. La nuit arriva, avec tous les signes qui annoncent un orage, peut-être même un

ouragan. L'Artimon, voyant cela, avertit son maître qu'il allait courir toute la nuit sur la bordée qui l'éloignait des côtes.

Le lendemain, au matin, il ne songeait pas à virer de bord, et continuait sa route au nord-ouest, dans la direction de Madagascar. Albert remarqua cette singulière manœuvre, et le soupçon entra dans son cœur. Les hauts pitons de l'île Maurice s'abaissaient à vue d'œil avec une effrayante rapidité.

— Voilà une bordée un peu longue, dit-il, en essayant de sourire; il est plus que temps d'en courir une maintenant vers la terre. Allons, vite, *pare à virer*.

Les quatre noirs de l'équipage se disposaient à lui obéir. Mais L'Artimon siffla les premières notes de l'air de *Marlborough s'en va-t-en guerre*, et aussitôt, de la cale de ce bâtiment si exigü, douze hommes se levèrent et parurent sur le pont, douze monstres à figure humaine, tous Malgaches, tous de redoutés coquins bien connus à Maurice pour leur vie vagabonde, leur audace et leurs indomptables passions.

— Maître, dit L'Artimon, vous voyez pourquoi nous n'avons pas largué les voiles aussi vite que vous vouliez à Maurice. J'avais ma pelote à faire, une belle pelote, je dis, de douze beaux noirs malgaches que, moi, je vais ramener dans

leur pays, au roi Radama. La côte mozambique, malheureusement, elle est trop loin, trop loin pour le *Gourami*. Allons, frères, à l'ouvrage, et toujours le cap en route.

Les quatre noirs de M. Gombaut se résignèrent facilement à un sort qu'ils n'avaient point cherché et acceptèrent la liberté qui venait à eux : ils étaient aussi de Madagascar.

Albert garda le silence : aurait-il pu faire autre chose ?

L'Artimon s'irrita de ce silence, qui n'était point sans dignité et sans courage :

— Il y a encore là-dedans, s'écria-t-il, une marionnette à faire sortir. Ohé ! vous, montrez-nous votre belle grimace, la Malabare à tout le monde !

Une tête de femme parut au-dessus du pont. Le Mozambique, s'animant de plus en plus, la tira par les cheveux, afin de la faire mieux distinguer à tous les regards. C'était Fanny. Elle aperçut son maître, son amant, et par une impulsion machinale, pour implorer sa protection désormais si impuissante, elle s'écria :

— Dieu ! monsieur Albert....

Son cri fut étouffé par un coup de pied de L'Artimon qui la repoussa dans la cale.

Le *Gourami* fuyait donc vers Madagascar, sous un vent dont la violence augmentait à cha-

que minute. Bientôt des signes infailibles présagèrent un ouragan. Il fallut bien virer de bord, pour ne pas s'avancer, avec une telle menace du ciel, trop avant dans la pleine mer qu'un frêle bateau ne pouvait braver. Virer de bord, c'était courir à un autre danger, celui d'être poussé invinciblement vers la terre ; ce danger ne tarda pas à apparaître dans toute son horreur. Le vent, qui jusque-là avait soufflé régulièrement des régions de l'est, sauta d'un seul bond au nord-ouest et précipita le *Gourami* vers Maurice avec une impétuosité contre laquelle il n'y avait plus guère de manœuvre possible. On revit successivement se lever, comme autant de géans, les pics menaçans de Peter-Both, du Pouce, des Trois-Mamelles et des autres montagnes de l'île ; on vit ensuite s'avancer au loin dans la mer les caps allongés des terres inférieures, comme les bras de ces géans formidables, qui semblaient descendus dans l'eau jusqu'à la ceinture et prêts à dévorer la faible chaloupe que le vent et la fatalité poussaient vers leurs étreintes mortelles.

Cependant, aux approches de terre, il y eut un moment de relâche dans la furie de l'ouragan, soit que le vent fût disposé à sauter de nouveau à une autre extrémité de l'horizon, soit qu'il s'arrêtât lui-même impuissant et abattu devant le grand obstacle pyramidal que lui opposait

l'île Maurice. L'occasion était bonne pour changer la route du *Gourami* et le faire glisser rapidement au long de l'île, comme ont fait quelques navires dans de pareilles tourmentes. L'Artimon tenait le gouvernail : il ne manqua pas à cette manœuvre. Mais, par malheur, un regard jeté sur la terre lui montra, sur sa droite, les berges escarpées entre lesquelles la rivière du Rempart, grossie par des pluies subites, se précipitait d'une violence inouïe, roulant dans son cours des arbres déracinés, des quartiers de roches et les galets de son lit amenés pour ainsi dire à sa surface. Les bras en tombèrent au pauvre nègre superstitieux ; il touchait encore au gouvernail, mais ne le dirigeait plus. Cela dura une minute peut-être, ce fut trop long-temps ; le *Gourami* s'affalait de plus en plus vers la côte.

Albert vit le danger, il vit que les noirs complices de L'Artimon tressaillaient de frayeur à l'aspect de la terre vengeresse : la terre, à lui, au jeune blanc, comme jadis à un géant de la fable, c'était son domaine, sa force, tout son droit de commander. Il s'élança au gouvernail : L'Artimon le lui abandonna, d'autant mieux qu'il avait mesuré d'un coup d'œil toute sa faute et qu'il l'avait reconnue irréparable, même après que sa frayeur eut fait place au désir de la vengeance.

Les autres esclaves se résignèrent à périr ; ils avaient aussi leur part de la même croyance superstitieuse qui avait glacé le courage du chef de leur téméraire entreprise. Et ce qu'il y a de vrai, car il y a toujours un fondement à toutes les superstitions populaires, c'est que beaucoup de nègres avaient péri, de tout temps, en voulant faire franchir à leurs faibles barques les eaux voisines de la baie où vient se décharger avec furie la rivière du Rempart. Beaucoup plus de nègres que de blancs y avaient péri, et vous devinez pourquoi : c'est pour la même raison que vous, Parisiens, vous trouvez, chaque jour, à votre Morgue, plus de morts ignobles (*ignobiles*) que de morts de bonne compagnie ; aussi quand, par aventure, un homme qui sait vivre s'avise de ne pas mourir paisiblement chez lui en grande cérémonie, vous le savez, il y a grand scandale dans la cité.

Albert luttait contre le vent, les courans et l'orage, pour gagner une vigie, au sud-est, que l'on nomme les *Roches Noires* : c'est leur nom ; mais alors elles étaient lumineuses d'écume et de phosphore dans cette nuit anticipée de l'ouragan. Albert savait que, s'il parvenait à gagner ce point, éclairé comme un phare, il aurait une chance de salut. Il ne désespéra pas, l'intrépide jeune homme, et n'eut pas un moment de trou-

ble, même lorsqu'il vit L'Artimon attacher sur une large et forte planche son fils Fanchin et interroger les présages de l'horizon pour le lancer à la mer.

Revenons maintenant au chantier de la Grande-Rivière.

Pendant les accidens de ce voyage, un homme, dans cette habitation devenue solitaire et triste, avait éprouvé une atroce douleur, lorsqu'on était venu successivement lui apprendre qu'un colon, puis un autre, avait perdu un noir ou deux noirs furtivement embarqués avec L'Artimon pour Madagascar. La première chose que fit le vieux Gombaut fut de visiter encore les cachettes de son esclave privilégié; il y trouva le portrait de son fils, mais défiguré, tailladé, rendu méconnaissable : un horrible pressentiment le saisit et devint bientôt pour lui une affreuse certitude. Il mit toutes ses chaloupes à la mer, tous ses noirs dans ses chaloupes, au risque de leur ouvrir aussi la route de Madagascar, et leur ordonna de se mettre à la poursuite du *Gourami*. Il expédia, par terre, des coureurs dans toutes les parties de l'île. On ne trouva rien, d'abord, pas même les débris d'un naufrage. Plus tard, quand les dernières agitations de l'ouragan furent calmées, on apprit que Fanchin avait été recueilli presque mourant par

des pêcheurs entre le canton de Flacq et la rivière du Rempart : on avait eu beaucoup de peine à le ranimer, on y avait enfin réussi, et c'est par lui qu'on sut plusieurs circonstances de cette lugubre histoire. On fit des recherches dans les mêmes parages : elles n'aboutirent qu'à repêcher le cadavre de Fanny; on remarqua avec surprise que le cœur était percé de deux profondes blessures : évidemment, L'Artimon n'avait pas voulu s'en remettre, pour sa vengeance, au hasard des flots qui allaient l'engloutir lui-même.

Le corps d'Albert ne fut point retrouvé. Son père mourut de chagrin, après avoir languï toute une année. Il fut assez juste, dans son testament, pour affranchir le fils de L'Artimon, Fanchin, dit *Petit-Foc*; mais il n'avait pas voulu voir une seule fois ce malheureux enfant, et il refusa, même sur le lit de mort, de recevoir ses adieux, ses regrets, et de lui dire : « Je te pardonne d'être né de celui qui a fait de ma maison une solitude. »

VICTOR CHARLIER.

